



# EN PARTANT POUR L'AMÉRIQUE

## *PARTIE 1*

Par Philippe & Gilles HOUDRY

Bilan des Recherches Généalogiques sur Marie-Louise Alphonsine MÜLLER et ses ascendants,  
n° 17, pp. 19-25, année 2002

Dépôt Légal BNF

Publication familiale annuelle.  
Éditée par Philippe & Gilles HOUDRY  
Nancy (54) & Montreuil (93), FRANCE

<http://philippe.houdry.free.fr/>

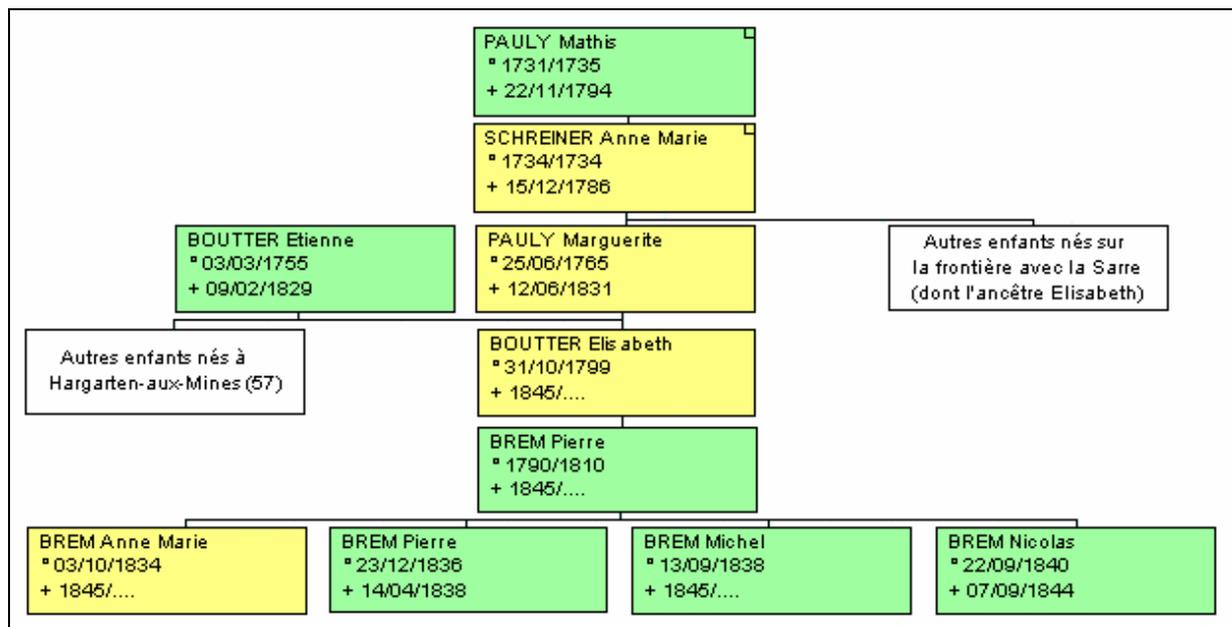


Couverture, par Josiane HOUDRY, née FRESCHI

## Introduction

Depuis plusieurs années, nous sommes à la recherche de nos racines mosellanes (voire sarroises) au-delà de nos ancêtres Mathis PAULY et Anne-Marie SCHREINER. Ce travail étant ardu, en particulier à cause du métier de Mathis qui était membre des brigades de la Ferme Générale, ce qui l'a beaucoup fait bouger tout le long de la frontière nord de l'actuelle Moselle, nous nous sommes intéressés à de nombreuses sources imprimées sur cette région.

Ayant consulté la liste des habitants du village d'Hargarten-aux-Mines [1], entre St-Avold et Bouzonville, nous y avons découvert une partie de la descendance de nos ancêtres cités plus haut, en particulier autour de leur petite-fille Élisabeth BOUTTER (voir arbre ci-dessous).



Arbre descendant BREM-BOUTTER

Dans ce travail sur les villageois d'Hargarten-aux-Mines, l'auteur écrit : "Pierre BREM et Élisabeth BOUTTER : il demande à sa femme de vendre meubles et immeubles pour payer son voyage, ainsi qu'à ses deux enfants. Cote 312 U 58 en date du 13/03/1846". Où donc était partie cette famille pour vendre ainsi tous ses biens ?

Dans une autre table réalisée par l'association généalogique du pays de la Nied, nous apprenons que Pierre BREM et les siens ont en fait émigré à New York, aux États-Unis d'Amérique. Ainsi, comme bien d'autres Lorrains et Européens de leur temps, ce petit bout de descendance de nos ancêtres mosellans ou sarrois était partie tenter sa chance par-delà l'Atlantique... nous y semant probablement des cousins inconnus pour l'heure.

Rapidement piqués au vif, nous nous sommes intéressés au pourquoi et au comment d'une telle aventure. Pour mieux les comprendre, nous avons d'abord dû nous informer sur le contexte global de ces émigrations, plus particulièrement pour la Moselle quand cela a pu être possible. Puis nous avons recherché de la documentation familiale pour étayer la vie de ces lointains parents.

[1] Voir bibliographie en fin d'article pour l'ensemble des sources consultées.

Pour des raisons pratiques, surtout liées à la difficulté de la recherche aux États-Unis au XIX<sup>ème</sup> siècle, cet article a été découpé en deux parties. La première d'entre-elles va relater le voyage qui a mené Pierre BREM, Élisabeth BOUTTER et leurs enfants, de leur village d'Hargarten-aux-Mines à leur embarquement au port du Havre. La seconde partie sera publiée dans le bilan de l'an prochain et relatera la suite de leurs aventures, de la traversée de l'Atlantique jusqu'à l'installation de la famille à New York.

## Contexte généalogique

Élisabeth BOUTTER est la fille d'Étienne BOUTTER et de Marguerite PAULY, et donc la petite-fille de nos ancêtres Mathis PAULY et Anne-Marie SCHREINER. Élisabeth s'est mariée avec Pierre BREM le 15 avril 1834 à Hargarten-aux-Mines, dans le nord de la Moselle. Elle a vécu avec les siens dans ce village, où elle a mis au monde 4 enfants. Deux y sont morts en bas âge, comme cela arrivait encore assez souvent à cette époque, en 1838 et 1844.

Cette zone du nord de la Lorraine était germanophone. Les notaires de la région avaient d'ailleurs pris l'habitude, s'ils rédigeaient leurs actes en français qui était la langue officielle, de signaler qu'ils les avaient lu en Allemand aux comparants et témoins.

Les documents consultés ont montré que Pierre BREM était parti en éclaireur en 1844 aux États-Unis, laissant sa famille à l'abri à Hargarten-aux-Mines. En 1846, Élisabeth et ses deux enfants Anne Marie et Michel, âgés d'une dizaine d'années, sont partis le rejoindre. Et c'est à cette occasion qu'Élisabeth a reçu procuration de son mari, envoyée depuis New York, pour vendre leurs derniers biens et ainsi payer leur voyage à tous les trois. La vente a eu lieu à Hargarten-aux-Mines, dans la maison familiale elle-même, le 13 mars 1846. Cette vente à l'encan, dont l'acte et la transcription vous sont fournis séparément en complément du présent bilan, a rapporté 145,80 francs d'alors. Pour ce milieu de dix-neuvième siècle, c'était une somme assez coquette. Mais la suite va montrer qu'elle a été intégralement engloutie dans les frais de préparation du voyage et du voyage lui-même...

## Pourquoi émigrer ? Pourquoi l'Amérique ?

Il existe une assez abondante littérature sur l'émigration des Européens en Amérique du Nord. Elle est bien sûr beaucoup plus limitée sur les Lorrains eux-mêmes. Mais les causes à l'origine du départ du vieux continent pour le nouveau continent étaient toujours les mêmes.

Au premier rang des raisons de l'abandon de la terre natale se trouvait la misère, c'était l'émigration pour raisons économiques. Cette misère était bien sûr plus ou moins grande, selon les familles, mais elle était constamment provoquée par les mêmes choses : pauvreté des petites gens, terres insuffisantes suite à l'accroissement démographique que connaissait l'Europe du XIX<sup>ème</sup> siècle et les familles nombreuses qui en résultaient (particulièrement plus vrai au nord de la Lorraine qu'au sud), climat rigoureux pour une bonne partie du continent (notamment en Lorraine). A tout cela s'ajoutaient les catastrophes naturelles et les épidémies (comme la petite vérole en 1826/1827 et le choléra en 1832), qui ne faisaient qu'ajouter à la dureté de l'époque. Les classes les plus pauvres vivaient constamment dans un équilibre précaire, facilement rompu avec les crises qui ont secouées ce siècle. Plutôt que de mourir de faim, nombreux ont été ceux qui ont préférés émigrer.

Dans une moindre mesure, qui ne concerne d'ailleurs pas la famille BREM-BOUTTER, à l'origine de l'émigration se trouvaient aussi les persécutions religieuses ou politiques, la

soustraction au service militaire des jeunes hommes et même, à partir de 1849, la ruée vers l'or en Californie.

Entre 1845 et 1846, années pendant lesquelles Élisabeth BOUTTER et ses enfants étaient encore à Hargarten-aux-Mines, il y a eu également une importante maladie qui a frappée la pomme de terre. Celle-ci, via l'Alsace, était venue de Prusse Orientale. Ce tubercule jouait déjà un rôle crucial dans l'alimentation. La maladie les faisait pourrir, les rendant non consommables. L'acte de vente à l'encan de mars 1846 a montré qu'Élisabeth a vendu quelques livres de pommes de terre, évidemment en bon état. Donc en ce mois de mars, le nord de la Lorraine ne semblait pas encore touché. Mais Élisabeth ne pouvait pas ignorer ce problème concernant un si important aliment. Si elle avait peut-être hésité à franchir l'Atlantique avec deux jeunes enfants d'une dizaine d'années, sans doute cette épreuve supplémentaire à venir l'aurait-elle décidé à entreprendre sans tarder ce long voyage au-delà des mers.

Pourquoi ces Mosellans avaient-ils choisi de partir pour les États-Unis d'Amérique ? En 1844/1846, l'alternative algérienne était possible. Le gouvernement français encourageait d'ailleurs l'émigration vers l'Algérie, conquête qu'il venait de décider de conserver. Il faisait valoir que cette terre n'était pas l'étranger, mais bien la France. Cependant il demandait aux candidats colons de correspondre à des critères assez difficiles (au moins au début) : appartenir à certaines catégories de métier, posséder un capital minimum, ne pas avoir une famille nombreuse. Face à ces exigences, beaucoup d'émigrants préféraient donc choisir l'Amérique pour destination. De plus, tout au long du XIXème siècle, elle jouissait d'une immense réputation colportée par les courriers des précurseurs qui parvenaient aux familles restées en Europe. L'Amérique était considérée comme un pays de liberté et de démocratie, où la reconnaissance de l'individu était basée sur sa compétence et non sur sa naissance, choses dont beaucoup se sentaient spoliés sur leur terre natale. La destination la plus retenue par les Mosellans entre 1850 et 1870 était, de loin, New York... à la fois aboutissement de la traversée et point de départ de leur nouvelle vie.

## **Quitter la Lorraine, préparer la traversée**

Le décret du 10 vendémiaire de l'an III (1795) a été effectif jusqu'en 1868 et a donc concerné tant Pierre BREM que sa femme Élisabeth BOUTTER. Il stipulait : " Nul ne peut quitter le territoire de son canton sans avoir de passeport.". Ainsi, les émigrants pour des destinations lointaines comme l'Amérique devaient se munir de passeport pour l'étranger, mais aussi d'abord pour pouvoir quitter légalement leur canton et se rendre à leur port d'embarquement sur la côte (très généralement le Havre pour les Lorrains).

Les passeports pour l'étranger de cette famille qui nous intéresse dans cet article n'ont malheureusement pas été retrouvés [2]. Ils auraient tout de même permis d'avoir quelques détails plus précis sur leur destination, surtout quand Élisabeth et ses enfants sont partis rejoindre Pierre en 1846.

A cette époque, le prix des passeports s'élevait à environ 10 francs par personne. Mais les candidats au départ prenaient en général aussi contact avec l'un des employés des compagnies maritimes faisant le voyage entre la France et les États-Unis. Celles-ci étaient surtout américaines, transportant du coton ou d'autres marchandises vers l'Europe et regagnant leur port d'attache avec des émigrants à leur bord. Ces compagnies, qui faisaient de la publicité pour leurs

---

[2] Pour Hargarten-aux-Mines, dans la zone de Sarreguemines et Metz : dossiers des détenteurs de passeports (108 M1 A-D), Enregistrement des visas de passeports (113 M 14, 1849-1854, car lacune en 1845-1848), collection de passeports français (111 M 0, an VIII-1865, vu en partie).

lignes jusque dans les quotidiens locaux et dans des tracts distribués dans les villes et campagnes, ont fini par avoir des bureaux et des agents d'émigration dans de nombreux cantons de Moselle. Sans doute Pierre BREM a-t-il pris contact avec l'un d'eux, par exemple à Faulquemont ou à Hambach, et préparé ainsi sa traversée ? En 1841, peu avant le départ de 1844 ou 1846, le prix du voyage entre le Havre et New York valait entre 50 et 75 francs par personne.

Les autorités locales n'encourageaient pas ces démarches, même si elles laissaient faire à contre-cœur. Dès 1833, le sous-préfet de Sarreguemines écrivait : "Ces malheureux vendent leurs propriétés, réalisent en capitaux leur petite fortune, et partent avec femme, enfants et bagages, et vont chercher au delà des mers, une aisance qu'ils ne sont pas sûrs d'y trouver.". Cette même année 1833, le préfet de Moselle mettait en garde les émigrants contre "des escrocs qui, depuis quelques temps, s'attachent aux pas des émigrants pour abuser de leur inexpérience." et de les dépouiller de leurs biens.

Préparer le départ, c'était donc souvent aussi commencer à vendre les biens, les réaliser en capital dans leur entier. C'est bien ce que Pierre et Élisabeth ont fait, achevant la vente de leurs biens par la vente à l'encan du 13 mars 1846. Les 150 francs récoltés n'ont pas pu être suffisants, sans doute la famille avait-elle fait d'autres ventes et/ou accumulé préalablement un peu d'argent.

La majorité des émigrants faisait le voyage en voiture (chariots) jusqu'au port d'embarquement. Certains utilisaient les services de voituriers et, pour les plus aisés, d'autres prenaient les diligences qui reliaient Metz à Châlons-en-Champagne avec une correspondance pour le Havre. Chacun leur tour, Pierre en 1844 puis Élisabeth et les deux enfants en 1846, ils ont très certainement rejoint la côte en voiture pour ne pas gaspiller le précieux pécule réuni en Lorraine. Sans doute, comme c'était souvent la règle, ont-ils rejoint un convoi d'autres émigrants lorrains, pourquoi pas même des gens de connaissance ? Le voyage "en troupe", comme on disait alors, le sécurisait et maintenait un environnement familier en milieu étranger. Sur les mauvais chemins, les convois avançaient lentement. Pour soulager les chevaux, les hommes et les jeunes allaient à pied. Les plus prévoyants posaient une toile sur les arceaux des voitures pour protéger les passagers des intempéries ou pour passer la nuit.

Ces convois, en Europe, devaient beaucoup ressembler à ceux que les films nous présentent aujourd'hui dans le Far West américain. Le chemin menant de Moselle au Havre prenait alors environ 3 semaines.

Il est par contre tout à fait certain qu'ils n'ont pas pu prendre le train. La voie ferrée Metz-Nancy n'a ouvert qu'en 1850, celle de Nancy-Paris qu'en 1852. La ligne Paris-Le Havre, quant à elle, n'était que légèrement plus ancienne puisque ouverte en 1847. Dans tous les cas, quelques années après l'émigration de nos Mosellans.



Chariot type XIXème siècle

## Au Havre, avant l'embarquement

La plupart des émigrants quand ils apercevaient la mer, surtout avant 1850, ne pouvaient s'embarquer tout de suite. Par mauvais temps, les navires étaient agglutinés bord à bord le long des quais et empêchés de prendre la mer à cause des vents contraires. Parfois, le port était vide et il fallait attendre l'arrivée des bateaux. D'une manière ou d'une autre, ils devaient souvent attendre une ou plusieurs semaines dans l'une des auberges de la ville.

Au Havre, s'ils sont bien partis de là (ce qu'il nous restera à montrer), les auberges ne manquaient pas dans le quartier du port. A l'époque, elles étaient surtout tenues par des étrangers, Suisses et Allemands, qui s'étaient spécialisés dans la clientèle émigrante. Il existait par exemple un hôtel de Metz. Celui-ci a peut-être reçu Pierre ou sa famille, s'ils ont recherché ce qu'ils pensaient être des compatriotes (au moins devait-on y parler Allemand). Mais cette auberge, à titre d'illustration de ce qui pouvait attendre les candidats au voyage, était tenu par un Allemand, non par un Lorrain, et elle était réputée pour sa saleté. En fait d'y trouver des conditions avantageuses, ces auberges, et surtout celles de plus basse catégorie et donc les plus bondées, donnaient un avant-goût réaliste de l'entrepont où les émigrants allaient croupir pendant les environ un mois et demi de la traversée...



Des émigrants sur les quais du vieux port du Havre, avant l'embarquement, au XIXème siècle.

Au Havre, les conditions de vie étaient dures. Les Lorrains étaient en concurrence avec les autres nationalités, surtout les Allemands. Les difficultés ne portaient pas uniquement sur le logement mais aussi sur le ravitaillement et les épidémies qui se répandaient parfois durement dans ces populations affaiblies. Bien sûr, ils devaient se nourrir en attendant leur navire, mais ils devaient aussi acheter la nourriture nécessaire au voyage. Elle n'était pas comprise dans le prix du billet. Dans les années 1840, chaque futur passager devait dépenser entre 16 et 20 francs de provisions de bouche, selon les consignes transmises par le capitaine qui allait les emmener.

Ces dépenses supplémentaires montrent bien que Pierre, et surtout Élisabeth, devaient disposer de davantage de liquidités que celles récupérées par la seule vente à l'encan de mars 1846.

Lorsque le départ d'un navire était annoncé, les émigrants concernés quittaient leur auberge et prenaient la direction du port pour l'embarquement. Mais la suite sera contée dans la seconde partie de cet article...

## Bibliographie :

- Notariat de Bouzonville (57), Deuxième étude BLANDAN, 1846 [AD 57, cote 312 U 58].
- L'émigration des Lorrains en Amérique 1815-1870, Camille MAIRE, Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Metz, 1980 [AD 57, cote BH 12070].
- Lettres d'Amérique, Des émigrants d'Alsace et de Lorraine écrivent au pays 1802-1892, Camille MAIRE, Coll. Arpenteurs de Mémoire, ISBN 2-87692-104-9, 100 p., Ed. Serpenoise, Metz 1992.
- Les patronymes au pays de la Nied, Alfred LOUIS, Cercle Généalogique du pays de la Nied, 14 pages, Filstroff 1993.
- Viva America, Émigration mosellane vers les États-Unis au XIXème siècle, Marie-José MARCHAL, 1993 [AD 57, cote BH 12932 (salle), cote 9 SP 3/26 (salle)].
- Liste des habitants de Hargarten-aux-Mines, Adolphe KLEIN (Creutzwald), Cercle Généalogique de la Moselle, Metz.
- Pierre BREM et ses descendants, Maires de père en fils de 1568 à ~1730, Denise PLONTZ et Evelyne SCHMIT, Cercle Généalogique du pays de la Nied, 15 p., Filstroff 1995.



Le Vieux Bassin du havre, au XIXème siècle.

